**Un soleil de plomb**

 Margaux s’étendit sur le lit conjugal. Elle était fourbue, et pourtant il n’était pas encore 23h. La maison était silencieuse. Trop. Seuls les sons étouffés de la télévision lui parvenaient. Elle n’avait pas pu regarder le programme jusqu’au bout. La journée de travail avait été longue, sinon stressante et Maxime lui avait fait l’affront de choisir une émission sur les mères adolescentes. Elle n’avait pas protesté, de peur de relancer un débat frustrant et vain. Elle s’en voulait de jalouser des gamines de dix-sept ans, bien sûr, mais elle n’y pouvait rien. Leur immaturité et leur comportement irresponsable l’irritaient. A trente-quatre ans, elle leur en voulait d’être si désinvoltes et d’avoir sans effort ce qu’elle désirait amèrement depuis si longtemps.

 Oh, Margaux était très fertile. Mais ce n’était pas le cas de Max, son mari, l’homme qu’elle aimait et avec qui elle avait choisi de faire sa vie. Après quelques minutes, il la rejoignit, se déshabilla et se coucha près d’elle. Il lui caressa l’épaule du dos de la main.

 –Ma puce, ça fait au moins deux semaines. On le fait, ce soir ?

 Elle n’était pas d’humeur et elle n’avait qu’une envie : dormir.

 –Pas aujourd’hui, j’ai eu une dure journée.

 –Il y a quelque chose qui te tracasse ? Tu n’as pas décroché un mot de la soirée. Tu peux tout me dire, tu sais.

 –Tout va bien, je suis juste fatiguée.

 –Ça me manque tellement de te faire l’amour. J’ai pensé à toi toute la journée. J’ai envie de toi, je ne veux que toi. Et tu me rejettes constamment, ces temps-ci. J’aurais aimé que tu sois aussi emballée que moi, pour une fois.

 Il l’énervait. Elle détestait qu’il insiste lourdement et elle lui en voulait d’être si peu conscient du mal qui l’affligeait, ce mal d’enfant dont il était responsable. Malgré lui, certes, mais il s’en déchargeait avec un tel détachement, comme si ça le soulageait, quelque part. Elle laissa monter en elle la colère et rétorqua sèchement :

–Eh bien moi j’aurais aimé que tu sois capable de me faire un enfant, on n’a pas toujours ce qu’on veut dans la vie !

Elle regretta aussitôt ses mots et se mordit la lèvre inférieure. Maxime prit un air blessé et se tourna dans le lit, plaçant son dos face à elle. Elle faillit se confondre en excuses, essayer de l’amadouer… Mais elle n’osa pas. Partagée entre colère et honte, elle préféra laisser se tasser les choses. Demain, tout irait mieux. Max aurait digéré la vilaine réflexion et elle pourrait lui demander pardon sans qu’il lui rétorque quelque chose d’aussi blessant qui ne ferait qu’envenimer la situation. Quelques minutes tendues suffirent pour qu’elle s’assoupisse, son esprit embrumé s’enfonçant sans lutter dans un sommeil consolateur.

–Chérie… Réveille-toi.

Le réveil marquait 8h00. Elle allait être en retard !

–Tu m’as laissée dormir !

–Tu avais l’air tellement paisible, je me suis dit que je pouvais te laisser profiter un peu plus longtemps. Mais je me suis occupé de tout, tes clés sont sur le contact, tu n’as plus qu’à t’habiller !

Elle le regarda avec amour. Est-ce qu’elle méritait vraiment le plus adorable des maris, capable de faire abstraction des propos abominables qu’elle lui avait tenus la veille au soir ? Il était si attentionné qu’il lui tendit un Thermos de son latte préféré lorsqu’elle se précipita en direction du garage.

–Max, je te demande pardon pour hier soir...

–Quoi, hier soir?

–Notre dispute...

–Je ne vois pas de quoi tu parles. Dépêche-toi maintenant, ou tu vas être en retard!

Malgré l'heure matinale, la chaleur était assommante. Margaux alluma la climatisation et se mit en route. Son lieu de travail n'était qu'à un petit quart d'heure de là et elle se gara pile à 8h30.

Elle ferma la porte derrière elle, s’isolant de la température caniculaire, et la fraîcheur de l’air climatisé l’enveloppa. Elle loua silencieusement la technologie et ses bienfaits et se dépêcha de rejoindre l'étage où se trouvait le service comptabilité. Alors qu'elle se rendait à son bureau, une de ses collègues l’interpella :

–Tu arrives tôt aujourd'hui!

Elle s'étonna de cette réaction. Elle commençait le travail à 8h30 depuis près de six ans qu'elle travaillait là. Mais sa collègue ayant déjà filé en direction d’une salle de réunion, elle ne répondit rien.

La matinée lui parut longue et monotone. Il était onze heures passées lorsque la sonnerie de son portable retentit. Elle sursauta et plongea aussitôt sa main dans son sac, en extrayant l'objet sonore, dont les vibrations lui parcoururent l'échine un bref moment. Elle ne put réprimer un mouvement de surprise en regardant l'écran.

Les mots qui s’y affichaient en guise du nom de son interlocuteur étaient "Crèche Aloïs". Elle n'avait jamais rentré aucun numéro sous cette appellation. Pourquoi l'aurait-elle fait? C'était d'autant plus étrange qu'Aloïs était le prénom qu'elle avait placé en tête de sa liste, pour un garçon, deux ans plus tôt quand Max et elle avaient commencé à essayer d'avoir un bébé. Avant qu’ils n’apprennent qu’il était stérile et qu’il n’y avait aucune chance que son sperme fertilise le moindre ovule, même avec l’aide de la science. Il ne voulait pas faire appel à un donneur, ni adopter. Il refusait d’élever le bébé d’un autre et elle l’avait souvent maudit en silence pour ça, malgré ses grandes qualités.

D'ailleurs, Max était le seul à savoir pour Aloïs. A l’époque, il lui avait même dit qu'il adorait l’idée et qu’il la laisserait choisir le prénom quoi qu’il advienne. Après tout, ce n'était pas lui qui allait porter le bébé pendant neuf longs mois et le mettre au monde au prix d’intenses souffrances, abîmant irrémédiablement son corps par la même occasion. Elle ne l’avait jamais dit à personne d’autre qu’à Max. Lui avait-il subtilisé son portable pour lui faire une méchante blague, en représailles de leur dispute de la veille, qu’il avait feint avoir oublié le matin venu?

Elle décrocha, encore sous le coup de l'incrédulité.

–Oui?

–Madame? Ici la crèche de votre petit garçon. Vous n'avez pas déposé Aloïs aujourd'hui et nous voulions simplement nous assurer que tout allait bien.

–Je ne comprends pas, qui êtes-vous ? Est-ce que c’est une blague ?

–Comment ça, une blague ? Vous le déposez à 8h35 tapantes tous les matins depuis huit mois, et comme ce n’est pas dans vos habitudes de ne pas nous prévenir de son absence, je viens aux nouvelles.

–Ce n’est vraiment pas drôle. Qui que vous soyez, ne m’appelez plus.

Margaux était furieuse. Comment Max pouvait-il être cruel à ce point  et lui faire payer son erreur de la veille par un stratagème aussi tordu ? Elle se retint de l’appeler en se disant qu’elle réglerait cette histoire le soir venu.

C’est alors qu’elle la remarqua. La photo de mariage qui était accrochée au-dessus de son bureau depuis des années était tombée derrière son nécessaire de bureau. La punaise ne tenait jamais, à son grand agacement. Elle se pencha, récupéra la photo et son cœur s’arrêta. Point de robe de mariée, ni de costume trois pièces. La photo qu’elle connaissait dans ses moindres détails avait laissé place à une autre qu’elle n’avait jamais vue. Un portrait de famille, dans un parc ensoleillé, Max et elles en tenues décontractées, un bébé de quelques mois dans ses bras. Un montage, c’était forcément un montage ! Max avait dû se lever dans la nuit pour fomenter sa vengeance, il ne pouvait en être autrement.

Prise d’une nausée soudaine, elle se précipita aux toilettes. Une légère douleur enflamma son bas-ventre et en ouvrant sa robe estivale pour se le masser légèrement, elle aperçut une cicatrice inconnue. A peu de choses près, elle était semblable à celle de sa meilleure amie Mélanie, qui avait subi une césarienne en urgence. Mais c’était impossible, elle s’en souviendrait ! On n’oublie pas un accouchement comme ça ! Et si elle avait perdu la tête et qu’elle avait un enfant dont elle ne se souvenait pas, où était-il ce matin, alors que Max préparait son latte aux épices ?

Prise d’un sinistre instinct, Margaux ne sortit des toilettes que pour dévaler les escaliers quatre à quatre et courir sur le parking. La chaleur ambiante la saisit à la gorge et manqua de lui provoquer un vertige. Il était onze heures et quart et le soleil était haut dans le ciel. Elle marcha comme un zombie vers sa voiture, déjà en sueur, livide. Elle s’approcha de la portière, dont la vitre teintée ne faisait que réfléchir le soleil éblouissant, ne laissant rien voir à part son propre reflet échevelé. La portière émit son claquement familier, suivi du cri d’horreur qu’elle poussa et qui alerta probablement l’essentiel de ses collègues. Mais elle n’y songea même pas.

Une odeur nauséabonde de viande cuite la saisit, s’échappant de l’habitacle qui tenait plus que jamais de la fournaise. Le bébé inanimé était sanglé dans son siège auto, vêtu d’une salopette courte et d’un T-shirt trempés de sueur, et ses petits bras ballants, comme son visage, étaient d’une carnation rouge vif, avec de petites cloques qui commençaient à se former sur sa peau fragile. C’était le bébé de la photo, avec quelques mois de plus, mais complètement méconnaissable. Le cœur battant et alors que les gens inquiets affluaient sur le parking, Margaux se laissa choir sur le bitume brûlant, attendant de se réveiller de cet innommable cauchemar.